

JOURNAL DES DEMOISELLES

ET

COURRIER DES DAMES

PARIS 48 Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

15 Novembre 1884

MODES

Les expositions des grands magasins de nouveauté nous ont montré des fantaisies surprenantes de bon marché. Dans ce pêle-mêle de costumes et de pardessus, il y a parfois des jupes charmantes, des *trollins* qui reviendraient plus cher à faire chez soi, et qui ont vraiment très bonne façon. De tout ce que j'ai vu, je me rappelle des jupes en gros sergé anglais d'un cachet particulier et qui coûtaient vingt et un francs cinquante centimes. La jupe était en sergé à rayures marine et rouge, marine et crème, marine, rouge, et or, avec un tuyauté marine dans le bas; la tunique courte drapée simplement, mais non sans grâce, est en sergé marine. Cet ensemble est joli et si la jeune femme ou la jeune fille complète son costume d'un Jersey marine, elle aura une toilette gentille et d'un bon marché inouï. Un col en toile, des poignets assortis et une cravate en surah ponceau ou crème, selon la rayure de la jupe, largement nouée de deux grandes coques, achèveront une tenue qui sera irréprochable. Ne croyez pas que l'étoffe soit légère ou tramée de coton; c'est bel et bien un gros sergé tout laine, genre roulier, à la mode depuis cet été.

C'est par exception et parce que vraiment ces jupes sont extraordinaires, dans le genre, que nous en parlons; car nous n'aimons guère les costumes de paco-



Robe de mariée en satin blanc drapée de tulle brodé en soie.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

tille fabriqués à la centaine sur le même modèle.

Depuis quelques temps déjà, la mode baptise ses nouvelles créations de noms d'ordres monastiques ou du nom de leur fondateur; c'est ainsi que nous avons la couleur Saint-Bruno, Chartreux, Capucin. Ce dernier

nom désigne aussi un manteau de nuit, qui doit cette appellation à un gentil capuchon couvrant les épaules. Il se fait en flanelle de fantaisie, parsemée de légers flocons de couleur sur un fond gris pâle, crème ou bleu pâle. Le capuchon est doublé d'un foulard à pois formant, devant, deux pans-cravate qui se nouent négligemment; des attaches, des poches et le parement d'une manche demi-pagode sont aussi en foulard, et tout cela relevé de dentelle; car il ne peut y avoir de jolis déshabillés sans un fouillis de fausse dentelle; c'est le goût de notre époque. Qu'en diraient nos grands-mères qui, elles, auraient mieux aimé se passer de ces frivolités que d'en porter de fausses!

La gandourah est un peignoir de toilette très commode, dont la forme est arabe, le nom l'indique. Elle est en flanelle de couleur claire, ornementée de spirales en dentelle qui courent de l'encolure au bas; au bord inférieur, la dentelle tombe en volant, elle se coquille à la manche et à l'encolure. De grandes attaches en ruban de satin maintiennent l'ampleur.

Un autre genre de peignoir du matin est appelé Tzigane. Pourquoi? Peut-être doit-il ce nom aux couleurs flamboyantes des étoffes. Généralement la Tzigane est en cachemire rouge ou orange et reçoit un velours noir comme garniture; de plus des volants en cachemire brodés en soie assortie au velours, papillonnent partout sur une dentelle posée dessous et dépassant d'un centimètre.

Le luxe faux, mais agréable, de toutes ces façons charmantes, augmente toujours. Les rubans n'y sont pas ménagés, on en met des mètres en attache, en flot et en nœuds, et le tout est chiffonné avec un certain goût.

La petite pèlerine en peluche ou en velours soutient son succès. On peut lui reconnaître un certain côté pratique, c'est un auxiliaire commode et chaud, mais elle est sans grâce. Cette ligne droite qui coupe la taille à sa moitié, ces épaules exhaussées n'ont rien de gracieux à la vue et ne vont pas à la tournure. Celle en loutre ou en castor n'est pas plus jolie, tout en étant en fourrure à la mode. On porte cependant beaucoup la pèlerine; et quoique la forme reste la même,

on y fait quelques changements. Par exemple, le devant est un plastron en velours ou en satin, richement brodé ou couvert d'une belle passementerie, faite exprès, pour qu'elle en ait la forme; on monte la pèlerine, au contour, par des plis creux. D'autre fois, on ajuste un très mignon capuchon dont la pointe aiguë dépasse le bord. Cette pointe coupe heureusement la désagréable ligne horizontale, dont nous parlons plus haut.

Le velours et l'ottoman à grands ramages ne conservent la vogue que pour les grands pardessus. La petite visite et la jaquette se font en velours uni ou en ottoman; elles se garnissent d'une belle frange et d'une riche passementerie brodée et perlée; c'est le pardessus des visites intimes, car pour les visites de cérémonie, vous laissez, aux mains du valet de pied, votre manteau de loutre ou votre cachemire de l'Inde; ainsi le veut l'usage.

CORALIE-L.

HYGIÈNE — PARFUMERIE GUERLAIN
Rue de la Paix, 15.

Le froid est pour beaucoup d'entre nous, l'agent de ces petites misères qui font tant souffrir: les gerçures et les engelures. Il faut les soigner dès leur apparition, afin de pouvoir s'en débarrasser avant les grandes gelées. M. Guerlain a un remède unique pour les engelures, remède préconisé par les médecins. C'est le Baume de la Ferté, dont le suc de raisin est la base. Les engelures, même ouvertes, seront très vite guéries ainsi que les gerçures des lèvres et des mains, si l'on se sert de ce baume. On peut avoir une entière confiance dans ce remède, connu et apprécié depuis de longues années. Les personnes dont la peau délicate se gerce facilement feront bien d'adopter la Crème de fraise, une fine et délicate préparation, qui s'emploie comme le cold-cream. On prendra l'Eau de Benjoin pour eau de toilette, et pour les mains le savon Sapoceti au blanc de baleine, qui les entretiendra blanches et douces; on peut y joindre la Grenadine ou bien la Pâte d'amandes de Montpellier à la violette, qui laisse un parfum doux et persistant. Quant à l'Eau de Cologne Impériale russe, elle peut servir à tous les usages; sa qualité supérieure, son parfum exquis, en font aussi bien un parfum de mouchoir qu'une eau de toilette supérieure.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 169 et 171)

Robe de mariée en satin blanc, drapée de tulle brodé en soie. — Jupe en satin avec une traine arrondie dans le bas; un plissé de satin, sur lequel retombent des bouclettes en ruban ottoman piquées d'une petite touffe de fleurs d'orange qui tient le bord. Le tulle recouvre entièrement le tablier et la traine; il est relevé de larges plis arrêtés de côté par des trains de fleurs d'orange. Le corsage en satin, à taille ronde, avec une ceinture en ottoman et des pans et coques tombant de côté. A gauche, du tulle monté en spirale et piqué de fleurs. Une écharpe en tulle, drapant le haut du corsage, est fixée par un flot de ruban, près de l'encolure. La manche en satin arrêtée au coude, cou-

verte par une manche en dentelle large, froncée au poignet dans un bracelet en ottoman.

Costume en ottoman broché et lainage uni. — Jupe en ottoman, au bas un plissé. Grande tunique en lainage, drapée de plis réguliers qui dessinent une arête, les plis arrêtés; le dernier, qui est formé à 20 centimètres du bord, remonte sur les autres et cette partie tombe sur le pouf chiffonné; l'autre côté est arrondi. Le corsage à basque, avec un plastron qui se répète au dos. Un fichu le cerne et les deux pointes, réunies sous le plastron, se resserrent par des fronces. A la manche une draperie. Col droit.



Talmoner, imp. Paris.

4494

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de M^{lle} VIDAL, 17, r. de Richelieu. Ceinture Régente et Corset Anne d'Autriche de M^{mes} de VERTUS Sœurs, 12, r. Suber.
Parfums de la M^{me} GUERLAIN, 15, r. de la Paix. Japon et Cournure de M^{me} BORDEREAU, 32, r. de la Paix.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4494

Manteau en ottoman feutre brodé de bouquets de couleurs éteintes.

Façon cintrée, avec une blouse en surah feutre montée sous la garniture de velours des devants, se boutonne dessous et de côté. Derrière, la jupe assez courte afin de dégager la draperie du costume, se drape de nombreux plis arrêtés par de belles cordelières à glands, qui partent d'un riche motif posé au bas de la taille; le tout est assorti aux couleurs de l'étoffe. A la manche large et au bord de chaque devant, une haute bande de velours mordoré. Col Médicis en velours. Le manteau est doublé de satin rouge. — Chapeau en feutre gris orné de velours mordoré; sur le côté une palombe posée en aigrette. Le dessous de la passe tendu de velours rouge.



Costume en satin vert réséda foncé, coupé de rayures en velours et bengaline.

Jupe en satin rayé, coupée au milieu du tablier par une quille plissée en satin de Flore. Au bas et comme garniture, se pose horizontalement une bande rayée coupée dans la longueur de l'étoffe. Tunique-princesse joliment drapée de plis, réguliers pour le côté droit et cassés pour le gauche; une quille plissée descend en pointe; elle est garnie d'une fine passementerie de soie mêlée de perles assorties. Poulx ramassé de plis retournés à l'endroit pour produire une tournure accentuée sur le corsage, une bande rayée posée verticalement et une passementerie. A la manche, rayures posées en parement et horizontalement. — Bas de soie. — Souliers mordorés. — Collerette et sous-manche plissées.

Costume en ottoman broché et lainage uni, de madame Hubler, 10, p'ac. Vendôme.

CAUSERIE

Le cadre. — Les mésaventures d'une fauvette. — Un roman en vers.



N découvrant dans notre dernière causerie le lapsus, insignifiant du reste, qui nous a fait placer les *Danicheff* ailleurs qu'à la Porte-Saint-Martin, parce que le jeu de madame Pasca, de Marais, de mademoiselle

Magnier nous avait donné tout le temps l'impression d'être au Gymnase, nous nous sommes dit :

— N'est-ce pas l'atmosphère même du théâtre de drame qui nuit à la reprise de cette pièce? Est-il prudent de changer le cadre d'un ouvrage qui, bien

placé là-bas, au jour qui lui convient, manque ici son effet?... Des scènes mondaines détaillées à plaisir, sur des planches qui n'ont jamais entendu le vrai langage des salons; quelques rôles secondaires qui auraient besoin d'être finement et légèrement tenus, livrés à des acteurs qui n'en savent pas rendre l'esprit et qui, n'ayant pas l'habitude de jouer ensemble, tirent un peu chacun de son côté; une forte empreinte de couleur exotique mal comprise du gros public, toujours présent, toujours en force derrière les délicats des premières loges... Voilà ce qui explique peut-être la demi-froidueur avec laquelle ont été reçus ces quatre actes, dont trois au moins ont beaucoup de mérite. On est dérouteré, quelque chose manque, évidemment, malgré

les attractions ajoutées, malgré la ravissante musique de la chapelle russe par exemple et le richissime costume quasi oriental que revêt madame Pasca pour assister au mariage de ses serfs affranchis.

Tel théâtre à ses traditions, ses habitudes, ses échos familiers et tout cela se révolte contre l'intrusion d'un genre nouveau.

Chacun fait la même remarque aux Français pour les *Pattes de Mouche*. Qu'y a-t-il de changé dans cette jolie comédie alerte et pétillante, bâtie sur un rien, mais soutenue par ces fils d'or dont M. Sardou a le secret? Pas un mot. Pourtant on n'applaudit plus avec le même entrain qu'autrefois à beaucoup près, car on s'est aperçu que les fils d'or en question n'étaient que des ficelles... oh! très habiles sans doute, mais ficelles néanmoins. Cette illusion envolée, il ne reste que le rien et ce n'est pas assez.

De fait, les habitués du Théâtre-Français sont accoutumés à une nourriture plus substantielle que ce genre de soufflé ou de vol-au-vent, comme vous voudrez. Molière les a gâtés, et Beaumarchais, et Augier; ils ont accueilli Dumas fils, lui-même, avec une certaine méfiance d'abord. Quant à Sardou, quelque admiration passionnée que nous ayons pour *Patrie*, quelque talent que nous constatons dans *Rabagas*, dans *Divorçons*, ailleurs encore, nous n'hésitons pas à déclarer que la place de toutes ces œuvres, fortes ou charmantes, est sur le boulevard, entre la Porte-Saint-Martin et le Vaudeville, avec quelques échappées du côté du Palais-Royal. Mademoiselle Pierson qui, un peu dépaycée elle-même rue de Richelieu, sait seule jouer Sardou comme il convient, est visiblement gênée par le voisinage de Coquelin : celui-ci embouche tous les clairons dont la nature l'a pourvu avec prodigalité pour lancer les répliques de *Prosper Bloch*; vraiment il parle à l'intention des sourds; on ne le peut souffrir qu'en se tamponnant les oreilles de coton et ce qu'il dit ne vaut pas la peine en somme d'être crié si haut. Et puis on a beau avoir vécu à Honolulu, est-ce une raison pour se vêtir des pieds à la tête en foulard clair, sous prétexte qu'un costume de chambre est indiqué? Il se coiffe ensuite d'une petite toque de mitron dont la forme et la blancheur ne s'harmonisent pas sérieusement avec son nez spirituel, mais audacieux. Excellent, sans doute, ils sont tous excellents, règle générale, mais point de la façon qu'il faudrait pour faire valoir les rôles qui leur sont dévolus en ce cas particulier. Vous est-il arrivé de rencontrer à Brives ou à Carpentras, une femme délicieuse qui, transplantée à Paris, n'était plus qu'une délicieuse provinciale? Et sans aller si loin, n'avez-vous pas trouvé, je ne sais quel éclat criard qui détonnait dans un salon du faubourg Saint-Germain, à quelque reine du pschut de la rive droite, sans défaut, cependant, pourvu qu'elle ne quittât pas son empire?

Moralité : il faudrait laisser chaque personne et chaque chose dans son cadre, je le répète, et aussi, convenons-en tout bas, ne pas s'attendre à retrouver après la quarantaine ans, les impressions de nos vingt ans. Jeune, on est singulièrement coulant sur le chapitre des chefs-d'œuvre, étant content de tout et pour cause; chaque année qui nous enlève un ou plusieurs cheveux et met une ride à notre front, nous fournit une arme de plus pour la critique, quelque

bonne raison d'être difficile. C'est ainsi que le goût se développe et qu'il devient graduellement impossible à satisfaire. Ecoutez tous les vieux se servir de Talma et de mademoiselle Mars pour lapider Mounet-Sully et Sarah Bernhardt! Nous leur ressemblerons un jour. Déjà nous crions : — Qui nous rendra seulement Rose Chéri? Avec elle, les *Pattes de Mouche* nous ravissaient! — Les gens avisés pourraient répondre. — C'est que l'âge que vous aviez du temps de Rose Chéri n'était pas celui des inquiétudes dans les jambes...

Des inquiétudes dans les jambes... voilà le mot! Cette chasse fiévreuse autour d'un petit papier que deux personnes à l'envi l'une de l'autre, cherchent, dérobent, chiffonnent, escamotent comme une muscade, ce jeu du chat saisissant, puis laissant échapper la souris, pour la poursuivre de nouveau, ce papillotage en donne positivement, et quelle souffrance dans une loge qui, déjà, par son exigüité, vous met à la torture!

Il faut reconnaître cependant que les choses exquises restent exquises n'importe où. La reprise du *Barbier* à l'Opéra-Comique l'aurait prouvé dès la première représentation, sans l'inqualifiable aventure de mademoiselle Van Zandt qui, malade ou de mauvaise humeur, est entrée en scène avec des allures automatiques de somnambule et n'a fait que balbutier les premières notes de la cavatine du deuxième acte. C'était à croire qu'elle se trompait de rôle, qu'elle essayait d'intercaler dans le *Barbier de Séville*, la scène que mademoiselle Tessandier joue supérieurement tous les soirs dans *Macbeth*. Le public a montré d'abord beaucoup de patience; il s'est rappelé que la nouvelle Rosine est une idole et que les idoles se croient tout permis, même de s'habiller en dépit du sens commun et de se moquer ouvertement du Paris mondain, lettré, etc., réuni pour une fête qui devient une mystification. A la fin cependant il a protesté. L'enfant gâté a répondu par un petit geste dédaigneux. Les murmures ont continué de plus belle, l'accompagnant dans sa déroute qui s'est terminée par un véritable triomphe pour... mademoiselle Mézeray. Cette modeste et consciencieuse artiste se trouvait parmi les spectateurs : elle a joué *Rosine* au pied levé, en toilette de ville, avec si peu d'appât, qu'elle n'avait pas même dans sa poche le mouchoir de rigueur. On ne l'en a pas moins applaudie pour son talent et sa bonne grâce. Celle-là, quoiqu'elle ne soit pas une idole mais plutôt une utilité, a du style, tandis que les fauvettes fussent-elles Yankees, sont punies parfois de vouloir gazouiller autre chose que leur chanson fort limitée de fauvette. Mademoiselle Van Zandt fera bien de s'en tenir à cette chanson pendant sa prochaine campagne de Russie. Chez nous le *Barbier* se passera d'elle et réussira quand même, grâce à Feugère, un Bartholo admirable, grâce à la belle voix, au brio du nouveau baryton, Bouvet, grâce à l'orchestre merveilleux, grâce à la musique de Rossini surtout.

Revenant aux grandes, aux véritables divas, nous parlerions de *Sapho*, de Gabrielle Krauss, toujours et malgré tout sublime, de la douleur qu'on éprouve à voir une pareille artiste subir la destinée de ce qu'il y a de beau et de parfait au monde sans exception, l'approche du déclin inexorable qui dit au génie : « Tu n'iras pas plus loin, » alors qu'il est en pleine possession de lui-même et voudrait encore s'élancer; nous

répéterions peut-être ensuite les on-dit qui circulent sur la nouvelle direction de l'Opéra, s'il ne fallait absolument sortir des théâtres pour recommander à nos lectrices une perle rare, le petit volume imprimé chez Lemerre sous ce titre, *Francine*.

Francine est l'histoire en vers émus et charmants, où éclatent de réelles beautés dans la pensée et dans la forme, d'une jeune fille qui préfère la patrie à son amour, le devoir au bonheur, et qui le retrouve ce bonheur vaillamment sacrifié, dans une modeste affection qu'elle sait reconnaître et récompenser.

Rien de plus simple, n'est-ce pas, rien de plus grand

non plus. Lisez à travers vos larmes, laissez pénétrer dans votre cœur de bienfaisantes émotions, et à la dernière page vous regretterez plus que jamais avec moi que l'auteur, M. Edouard Grenier renonce à l'Académie française. Heureusement ces renonciations-là ne sont pas éternelles, à moins qu'on ne les formule dans le style, auparavant inusité, de M. Alphonse Daudet. Nous verrons sans doute revenir une candidature pour laquelle tous ceux qui aiment à la fois l'idéal et le vrai, font des vœux sincères.

T. B.

R É G I N E

(SUITE)



ET homme de haute stature, aux épaules puissantes, à la taille cambrée, à la démarche nonchalante et ferme, au front élevé, au regard hautain, à la levre dédaigneuse, c'est Pierre de la Borderie.

Cette femme, presque enfant encore, svelte et souple à la fois, aux traits si purs et au teint si blanc qu'on croirait voir une statue grecque, sans la couleur d'or de ses lourdes nattes et le sourire exquis de ses lèvres roses, c'est Régine. Elle rougit au murmure d'admiration qui parcourt la foule, tandis qu'un éclair d'orgueil s'allume dans les yeux noirs de son mari. Son mari! oui, il l'est maintenant : les voilà liés pour toujours... Cette idée ne la fait point trembler. Elle vient de prier ; mais, pour la première fois de sa vie, avec tiédeur : elle est si sûre d'être heureuse ! elle l'aime tant ! — Lui, a subi la cérémonie avec une convenance parfaite ; et, de l'avis de toutes ces dames, il est vraiment très bien.

On fait avancer les voitures, les conviés y montent. Régine prend place à côté de son mari, et en face de sa tante dont les yeux brillent d'un éclat singulièrement humide sous sa voilette de dentelle. Mademoiselle Destors serait-elle de l'école de son amie la baronne de Quay qui pleure *quelquefois* aux enterrements et *toujours* aux mariages ?

Après un déjeuner recherché, quoique intime, auquel les mariés ne font guère honneur, Régine revêt une toilette de voyage ; ses malles, faites dès la veille, sont chargées sur une voiture ; mademoiselle Destors lui ouvre les bras en pleurant ; Régine, aussi, pleure ; et, pourtant, malgré elle, son cœur bondit de joie, et elle se reproche intérieurement d'avoir si peu de chagrin, en quittant cette chère tante qui lui a servi de mère. M. de la Borderie rappelle l'heure : encore un baiser... on referme la portière, et c'est fini.

Mademoiselle Destors remonte lentement et ne cherche plus à retenir ses larmes. Elle parcourt, d'un re-

gard désolé, ce modeste logis où les souvenirs de Régine abondent. Les souvenirs ! en est-elle donc là ? hélas ! Régine lui a bien dit, en l'embrassant : « Pourquoi ne viens-tu pas avec nous ? » Mais M. de la Borderie n'a point semblé entendre ; et, eût-il joint son invitation à celle de sa femme, mademoiselle Destors a trop de tact pour l'accepter. « Quand ils auront besoin de moi, » se dit-elle à elle-même. Puis, elle appelle sa bonne : « Rosalie ! descendez vite, et recommandez au concierge qu'il monte tout de suite les lettres qui arriveront de Périgueux. »

Oh ! la première lettre... pauvre mademoiselle Destors ! elle l'attend déjà !

III

« Les plus à plaindre sont ceux qui restent », dit-on généralement, avec raison, qu'il s'agisse d'un simple voyage ou d'une séparation éternelle. Cette appréciation était particulièrement juste en ce qui concernait mademoiselle Destors et Régine. Oh ! sans doute, celle-ci avait souffert en quittant sa tante ; mais que ce chagrin avait été court et facilement adouci ! Il n'était pas besoin du bruit et du mouvement du départ, ni des perspectives riantes de l'arrivée, pour l'en distraire ; non, une seule pensée suffisait : elle était avec lui, à lui pour toujours. Elle l'aimait follement et elle sentait qu'elle était aimée aussi.

Il avait pris un soin infini pour qu'elle fût bien installée dans la voiture. A la gare, il s'était chargé de tous les détails fastidieux qui incombent d'ordinaire à Régine, quand elle voyageait avec sa tante. Enfin, après avoir reconnu leur wagon réservé, il l'y fit monter, y plaça tous leurs bibelots avec la dextérité et la promptitude d'un voyageur consommé, déroula la couverture de voyage de Régine, lui en enveloppa les pieds et la força à s'allonger sur la banquettes où sa couverture, à lui, formait un oreiller très confortable. Puis, avec un sourire d'une douceur étrange sur cette

La suite à la page 176



MANTEAUX DE MADAME HUBLER, 10, PLACE VENDÔME

Casaque et robe en drap loutre, pour jeune fille. — La robe a la jupe plissée verticalement par séries de cinq plis couchés, espacés de dix centimètres. Le corsage a une basque-postillon derrière et le devant fait gilet. Une bande de marmotte coupe la jupe et remonte jusqu'à l'encolure où elle s'agrafe. Un collier de marmotte sur le col droit. La casaque est doublée et ouatée en satin caroubier; derrière, des plis creux permettent le développement de la tournure. Le bord des devants est brodé en soie et perles mordorées; un revers en satin mordoré et trois petits brandebourgs pour fermer la casaque à la taille; à la manche ronde un bracelet en marmotte.

Manteau en drap marron. — Façon demi-ajustée. Le devant forme un plastron dont la pointe est dégagée

de la jupe qui tombe droite. Dessus un autre plastron en ours. Même fourrure au bas du manteau. Une longue manche-juge, fermée et à pointe aiguë, est doublée de peluche bleu paon; elle est montée sur l'épaule par des plis plats fixés sous le plastron en fourrure. Une fente au milieu pour passer le bras, qui est couvert d'une manche plate terminée par un parement en ours. Collier de fourrure à l'encolure.

Manteau en velours marine. — Devant demi-ajusté fermé tout le long par des nœuds en velours, dont les pans sont serrés dans des olives en passementerie. A cinq mètres du bord, une bande de renard bleu qui, au bas, tourne en angle. A la manche, une bande de fourrure sur la couture intérieure et une au bord, une autre à l'encolure.



MANTEAU ET COSTUME DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY

Manteau en velours ciselé sur ottoman de laine loutre.—La jupe doublée de satin est montée par cinq gros plis à une doublure ouatée que recouvre la pélerine-visite. Un ruban la maintient à la taille. Le devant est boutonné jusqu'au dessous de la taille; de là il s'enfuit légèrement de côté. Une bande de castor autour de la visite et au bord de la manche. Un tour de cou en fourrure et un nœud en tresse de soie, avec de grosses boules serrant les pans.

Costume en velours marine à dessins corinthe et lainage chiné de deux tons.—Jupe en velours sur laquelle est drapée une grande tunique dont le relevé de

gauche découvre le bas. Ce côté de la tunique reçoit un revers en velours, qui meurt au milieu et dans le bas; il semble comme rejeté, et pour rendre cet effet, il le faut jouant un peu au bord supérieur. Derrière, le relevé forme une suite de plis-arête. Corsage à basque-postillon, avec un plastron en velours et les devants larges croisés dessus et plissés à l'épaule. Devant, la basque est échancrée et forme une patte-ceinture prise dans une boucle. Col droit en velours. La manche a un parement en velours et, comme elle est courte et échancrée en biais, on la termine par un bouillon serré au poignet dans un bracelet de velours.

bouche si fière : « vous serez, comme dans votre lit, madame, » dit-il, et il s'assit en face d'elle pour la mieux regarder.

« Jamais ma tante ne m'a aimée ainsi, » pensa Régine, en se blottissant sous la couverture, tandis qu'elle adressait à son mari un reconnaissant sourire. Mais aussitôt, son bon cœur lui reprocha ce sentiment d'ingratitude; elle se rappela les années de dévouement de mademoiselle Destors, et se dit que la tendresse de sa tante, moins flatteuse et moins passionnée peut-être, n'en avait pas été moins profonde...

Elle fut brusquement arrachée à ces charmants scrupules : la portière s'était ouverte avec violence, et un homme, les yeux hagards, les cheveux en désordre, s'était élancé vers M. de la Borderie, le menaçant du poing et criant : « misérable ! » Régine, immobile et glacée de terreur vit pâlir son mari. Il s'était levé, et allait saisir au collet son agresseur, lorsqu'un employé, s'avançant pour fermer la portière, fit descendre l'intrus, malgré ses protestations, tandis que Régine, respirant à peine, jetait sur M. de la Borderie un regard craintif qui était une muette interrogation.

« C'est un fou, » répondit celui-ci.

— Mais vous aviez l'air de vous reconnaître ? demanda Régine.

— Je le connais, en effet, et il m'en veut. Si je l'avais vu venir, je vous aurais épargné cette scène qui vous a bouleversée, ma pauvre chérie. »

Régine rougit de plaisir à cette tendre appellation. Elle tendit la main à son mari, et oublia cet incident désagréable, le seul de leur charmant voyage.

Les rayons du soleil levant éclairaient la pittoresque ville de Périgueux; au moment où le train entraînait en gare, M. de la Borderie sauta sur le quai pour recevoir sa femme dans ses bras, et la conduisit rapidement à un joli coupé qui les attendait. L'alezan noir qui y était attelé partit au grand trot, et s'arrêta, au bout de quelques minutes devant une maison d'élégante apparence.

« Voici votre demeure, Régine, dit son mari en la pressant tendrement contre son cœur; j'espère que vous y serez heureuse.

— Je le suis déjà, » répondit-elle avec ce sourire exquis et presque enfantin qui avait tant de charme.

IV

« Arrivez donc ! » s'écriait mademoiselle Destors, tandis que la baronne de Quay, annoncée par Rosalie, s'avançait à pas comptés, frappant plus fort que jamais sur le parquet, la canne dont elle avait coutume de se servir; « arrivez ! j'ai une longue lettre de Régine.

— Longue ? tant pis ! répliqua la vieille baronne, en s'installant dans son fauteuil. Les femmes heureuses n'ont point d'histoire, ma chère, et la brièveté des lettres de Régine me faisait, jusqu'à présent, bien augurer de son bonheur.

— Vous vous trompez ! elle est plus heureuse que jamais; écoutez plutôt. »

Mademoiselle Destors assujettit son lorgnon sur son nez, et commença la lecture de la lettre en question.

Périgueux, ce 10 août 18...

« MA BIEN CHÈRE TANTE,

» Enfin ! je vais pouvoir causer un peu longuement avec toi. Jusqu'à présent, mes lettres n'étaient guère que des dépêches : j'avais si peu de temps ! mais, aujourd'hui, au moment de partir pour la promenade, Pierre m'a prévenue qu'il avait affaire, et ne pourrait m'accompagner. En ce cas, ai-je répondu, je préfère de beaucoup rester; je vais écrire à ma tante. « Rappelez-moi à son souvenir », m'a-t-il dit. Et voici ma commission faite !

» Maintenant, de quoi vais-je te parler ? j'ai tant de choses à te dire ! Du pays, d'abord; il en vaut la peine, je t'assure. Rien de charmant comme le Périgord ! Les collines sont si élevées qu'on pourrait presque les appeler des montagnes; la plupart sont couronnées d'un vieux château ou d'un petit village, doté d'une église gothique, au clocher pointu. A leur pied s'étend une délicieuse vallée, arrosée par l'Isle, petite rivière sur laquelle nous nous promènerons un de ces jours. Comme végétation, quelques pins, des noyers, et de magnifiques bois de châtaigniers aux troncs énormes. Comme habitants, de braves gens qui se servent d'un patois local et ignorent généralement le Français. Tout cela forme un ensemble des plus pittoresques; et je m'étonne de ne voir apparaître aucun parapluie de peintre au détour des sentiers. Il faut croire que les peintres ignorent les richesses artistiques du pays. Ils trouveraient également une ample moisson à faire dans la ville même. Les vieux quartiers sont peuplés de maisons gothiques à immenses toits très inclinés, et bordant de petites ruelles tortueuses, pavées moitié en dalles de pierre, moitié en petits cailloux infiniment pointus qui sont la mort aux bottines. Aussi l'industrie cordonnière est-elle très développée et très soignée à Périgueux.

» Les places ne sont pas moins curieuses que les rues. Il y a la place du Coderc, la place de la Clautre (est-ce que ces noms-là ne font pas image ?) et enfin, la place Francheville, immense, entourée de collines, et construite sur une pente rapide, ce qui lui donne un cachet fort original. C'est là que se tient toutes les semaines le marché aux bestiaux, où viennent par centaines les magnifiques bœufs du Périgord. Deux fois par an, à la Saint-Mémoire et aux Rois, il y a foire, et c'est alors par milliers qu'on les compte. Les bêtes sont si serrées qu'une épingle ne tomberait pas; c'est comme un océan de cornes, et quelles cornes ! Ah ! ma petite tante, toi qui crains tant les vaches, que deviendrais-tu là-dedans ? tu en mourrais de frayeur ! « Et toi aussi » me diras-tu. Eh bien ! point du tout; j'y suis passée très tranquillement, rasant les cornes. Que je deviens brave ! il est vrai que c'était avec Pierre : à son bras, je n'ai peur de rien.

» Nous sortons ensemble tous les jours, tantôt pour des visites, tantôt, ce que j'aime mieux, pour une longue promenade. L'autre jour, en revenant, nous avons vu un bien curieux spectacle; j'aurais voulu pouvoir le peindre pour te l'envoyer. C'étaient des hongrois qui pâtaient et qui s'étaient arrêtés, à la sortie de la ville, pour attendre un des leurs. Il y avait là trois voitures, ou plutôt trois charrettes couvertes de femmes et d'enfants. Elles étaient attelées chacune de

deux petits chevaux blancs, très maigres, mais de formes très pures. Impossible de t'exprimer l'admirable beauté des gens, des haillons et des bêtes : ligne, couleur, expression, tout y était. Je me rappelle surtout une femme, coiffée d'une espèce de diadème rouge. Elle avait la poitrine et les bras nus, sortant d'une veste noire sans manches, retenue à la taille par une agrafe ciselée. Oh ! la belle beauté ! Son profil était droit ; ses yeux de velours lui faisaient le tour de la tête ; ses lèvres très rouges et un peu épaisses étaient ouvertes sur des dents éblouissantes de blancheur ; son front large était encadré par des cheveux noir-bleu, plantés un peu bas, et légèrement ondes. Elle était couchée sur la charrette, dans une pose pleine de noblesse qui faisait ressortir toute la beauté de ses formes. Son expression, à la fois nonchalante et fière, était celle d'une reine ; oui, une reine, ma bonne tante, une reine d'Orient, Cléopâtre en personne ! Je tombai en extase et j'y serais restée longtemps, lorsque Cléopâtre profita de mon admiration visible pour... me demander un sou ! Ne ris pas, je ne fus point trop déçue. La belle mendicante n'avait pas bougé ; elle conservait le même air d'indifférence hautaine ; son beau bras seul s'était tendu avec une lenteur pleine de dignité : elle *daignait* me demander l'aumône. Je la lui donnai respectueusement et je repris le bras de Pierre. Il me parut froid, mon Pierre. « Comment, lui demandai-je presque indignée, n'avez-vous pas admiré cette superbe créature ? » Oui, vraiment, dit-il en souriant ; sa peau brune faisait admirablement ressortir la blancheur de votre teint de neige, et ses gros traits, la finesse des vôtres.

» Décidément, mon mari n'est pas artiste ! Quelques minutes plus tard, j'en acquiesçai une nouvelle preuve. Au moment où nous arrivions route d'Angoulême, le soleil couchant, se dégageant des nuages, vint nous frapper de ses rayons de feu. La route n'a rien d'extraordinaire ; mais, éclairée ainsi, ses grands arbres se détachant en silhouettes sombres sur ce fond éblouissant et allongeant leurs ombres bleues sur le sable doré, c'était merveilleux. Eh quoi ! dis-je à Pierre, ce soleil couchant ne mérite-t-il point d'être admiré ? vous ne le regardez seulement pas ! N'aimez-vous point la nature ? « Si, vraiment, ma chère, me dit-il, je l'aime, mais pas de la même façon que vous l'aimez. J'aime le soleil parce qu'il met des rayons d'or dans vos cheveux ; j'aime le ciel parce qu'il se reflète dans vos yeux, j'aime l'herbe de la prairie, parce qu'elle est douce à vos pieds mignons, j'aime le ruisseau parce qu'il me renvoie votre image ; j'aime toute la nature, enfin, parce qu'elle est un cadre merveilleux à votre beauté. Mais ne m'en veuillez pas, Régine, si je vous regarde plutôt que le couchant ; ce que je trouve de plus beau dans la nature, c'est la femme, et la plus belle des femmes, c'est vous. » Tu le vois, Pierre ne partage pas mes goûts ; mais avoue qu'il était impossible de me le dire plus galamment. Ce sera, d'ailleurs, un trait d'union avec toi, et je suis sûre que vous vous entendrez à merveille quand vous vous connaîtrez mieux. Parions que tu secoues la tête ! mais tu viendras, ma petite tante, je te dis que tu viendras. D'ailleurs, je te prépare un argument irrésistible qui te fera le plus grand plaisir, et à mon mari aussi ; j'attends sa fête pour lui en parler. D'ici-

là, je recevrai, j'espère, la photographie que tu m'annonces. Oh ! que je suis impatiente de la voir ! as-tu fait ta bonne figure, ou ta bouche amère ? Il m'est arrivé ce matin une lettre qui m'a causé une fausse joie ; ce sera sans doute pour ce soir ou pour demain, et une longue lettre remplie de détails sur toi et tous les amis, j'espère bien. Je t'accuserai réception immédiatement :

» Au revoir, ma tante chérie ; mille baisers bien tendres de

» TA RÉGINE.

» P. S. — Embrasse madame de Quay pour moi ; dis-lui que je lui enverrai un pâté de foie comme elle n'en a jamais mangé. »

« A la bonne heure ! fit la baronne : cette petite n'oublie pas ses vieux amis. Baisez-la pour moi, je vous prie. »

Les deux dames prolongèrent jusqu'à la nuit leur causerie sur Régine ; ce fut seulement en voyant allumer les réverbères que la baronne se leva pour prendre congé de mademoiselle Destors.

« Quel dommage que Périgieux soit si loin ! dit-elle, en serrant la main de sa vieille amie. Enfin, elle est heureuse, c'est l'essentiel. »

— Oui, répondit mademoiselle Destors, elle est vraiment heureuse, Dieu merci ! »

V

Après avoir écrit la lettre que nous venons de lire, Régine la mit dans son livre de prières et s'habilla pour sortir. Quand elle fut prête, elle alla frapper discrètement à la porte du bureau de son mari, car il lui semblait dur de partir sans l'avoir embrassé. Pierre ouvrit ; il était seul. La jeune femme entra et lui tendit son front. Il allait le baiser lorsque, avisant le livre qu'elle tenait à la main et dont la reliure révélait le contenu :

« Où donc allez-vous ainsi ? dit-il. »

— A confesse, répondit Régine.

— A confesse ! et il tressaillit comme s'il avait été piqué par un scorpion. — Vous allez à confesse ?

— Mais oui ; qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire ?

— C'est que... c'est que je ne veux pas que vous alliez à confesse.

— Vous ne voulez pas ? dit Régine, interdite.

— Certainement non. Savez-vous ce qu'on y fait à confesse ? On y raconte les péchés des autres, on se plaint de son mari ; on y perd la paix du ménage et la confiance du cœur. Il s'arrêta en voyant l'air stupéfait de sa femme.

— Que me dites-vous là ? s'écria Régine. Ah ! bien, il aurait fait beau voir que je racontasse les péchés des autres au père Sheneck, lui qui ne voulait seulement pas me laisser m'excuser un tout petit peu. Et me plaindre de vous, Pierre, comment le pourrais-je ? Moi qui vous trouverais parfait si vous aviez seulement un peu de piété. »

Il se tut, Régine se crut sûre de la victoire.

« Je tiens absolument à me confesser, dit-elle. »

— Eh bien, alors, ma belle chérie ce sera moi qui serai votre confesseur.... »

Un frais éclat de rire l'interrompit. Il pâlit, comme lorsqu'il était offensé, car il avait cru parler sérieusement; mais, à mesure que Régine riait, son ressentiment s'apaisait. Il eût fallu être singulièrement irascible pour se blesser de cette gaieté d'enfant. Changeant de ton aussitôt, il attira sa femme sur ses genoux et lui débita mille folies.

« Allons! dites-moi vos péchés (quels amours de péchés ce doit être!) je pardonnerai tout, je vous le promets; vous aurez un baiser pour chacun, en guise de pénitence... et il continuait en riant, tandis que Régine redevenue sérieuse, le regardait avec un peu d'inquiétude. Oh! son sourire était charmant quand il relevait à demi sa lèvre dédaigneuse, et ses yeux noirs avaient une singulière douceur. Pourtant, pour la première fois, Régine pensa qu'elle connaissait peu son mari. Elle se leva.

— Laissez-moi aller, il se fait tard, dit-elle.

— Aller à confesse?

— Oui.

— Vous n'irez pas. Je ne veux pas que vous y alliez. Je vous le défends formellement. »

Oh! que son regard avait changé, et que sa voix prenait une intonation différente! Il savait commander, certes! Ce n'est pas ce qui déplut à Régine: toute femme honnête et intelligente accepte volontiers que son mari soit son maître; mais c'est à la condition qu'il s'en montre digne, et qu'elle ait conscience de sa supériorité morale, qu'elle sente qu'il a raison contre elle. Aussi Régine fut-elle fort affligée de voir la volonté de M. de la Borderie en contradiction avec ses chères croyances. Elle tenta un dernier effort.

« Vous savez bien, dit-elle, que j'ai toujours pratiqué la religion catholique, et vous m'avez promis, avant notre mariage, de me laisser libre de continuer.

— D'aller à la messe, oui, tant que vous voudrez.

— Mais, il n'y a pas que la messe; on doit se confesser aussi.

— Combien de fois?

— Au moins à Pâques.

— Nous ne sommes pas à Pâques.

— Mais, à Pâques, le voudrez-vous?

— Nous avons le temps d'y penser.

— Et aujourd'hui?

— Certainement non. Que dit à cela votre religion, ma chère?

— Que je dois vous obéir, soupira Régine, tant que votre volonté n'est pas en opposition avec une prescription obligatoire. Je vais seulement porter ma lettre, ajouta-t-elle, en se dirigeant vers la porte.

— Allez, ma chérie; je vous sais gré de votre sacrifice, car je vois qu'il vous a coûté. Laissez-moi ce livre, vous n'en avez pas besoin. »

Elle lui abandonna son livre et sortit.

Resté seul, M. de la Borderie s'approcha de la fenêtre et feuilleta le petit volume. « De quelles billevesées peut-on leur farcir la tête? » pensa-t-il. Il s'arrêta au hasard, et lut le passage suivant :

Épître de Saint-Pierre. Chapitre III, 8.

« Mes bien-aimés, qu'il y ait entre vous union » d'esprit dans la prière, bonté compatissante, amitié » de frères, indulgente charité. Soyez modestes, hum- » bles. — Ne rendez point le mal pour le mal ni ma-

» lédiction pour malédiction; mais répondez au con- » traire par des bénédictions; car c'est à cela que vous » avez été appelés. »

Ces saintes paroles du premier chef de l'Eglise ne répondaient pas au désir qu'avait M. de la Borderie de trouver le livre en faute. Il le posa donc et se replongea dans les calculs d'où l'arrivée de sa femme l'avait tiré et qui l'absorbèrent jusqu'au dîner.

Aussitôt après, il se rendit à la musique, avec Régine. Le léger nuage qui s'était élevé entre eux avait complètement disparu. Lui, était fier du murmure d'admiration que provoquaient toujours la beauté et l'élégance de sa jeune femme; elle écoutait avec une joie émue les paroles enthousiastes et passionnées qu'il savait si bien dire. Lorsque, s'écartant de la foule, ils s'accoudèrent sur le balcon de la terrasse de Tourny, ce fut cette fois Régine qui oublia de regarder l'admirable panorama qui s'étendait à leurs pieds pour lire dans les tendres regards de son mari, tout ce que l'avenir lui promettait de bonheur.

VI

« Ne dites jamais d'un mortel. — Il est heureux — tant qu'il n'est pas mort sans avoir connu la souffrance. » Cette pensée si tristement vraie du plus grand des tragiques grecs, était à mille lieues de l'esprit de Régine, tandis qu'elle descendait l'escalier en fredonnant, gaie comme une matinée d'Avril et jolie comme un cœur, avec son peignoir de mousseline brodée et sa chevelure blonde, simplement relevée par une épée d'argent.

Elle rencontra le valet de chambre qui montait la correspondance sur un plateau : il y avait une lettre pour « madame. »

« Ah! le portrait de ma tante » pensa Régine. Saïssissant précipitamment la plus grande des enveloppes, elle remonta dans sa chambre pour regarder plus à son aise la photographie de mademoiselle Destors. L'enveloppe, à peine collée, céda aussitôt sous ses doigts; elle ne contenait qu'une lettre sur un papier épais. Régine y jeta les yeux, toute désappointée : « je me serai trompée, dit-elle c'est pour Pierre, » mais soudain, son regard s'attacha fièvreusement aux premières lignes. Incapable de s'arrêter, elle lut tout, avec une anxiété croissante; puis, sa main se crispa sur le dos du fauteuil auquel elle s'était appuyée, un sourd gémissement s'échappa de ses lèvres; et, tournoyant sur elle-même, elle tomba inanimée au pied de son lit. La lettre qui avait causé son évanouissement était ainsi conçue :

Paris, ce 20 août 18...

C'est la dernière fois que je vous écris, misérable lâche! Plût à Dieu qu'on ne m'eût pas empêché de vous suivre quand j'étais monté dans le wagon! Là, peut-être, en présence de votre femme, n'auriez-vous pas osé me refuser les 20,000 francs que vous me devez. Je suis fou, lui avez-vous dit : je l'ai entendu; oui, bien fou, en effet, d'avoir pu croire à votre loyauté, à votre honneur.

Je suis dans la plus profonde misère, ainsi que ma

vieille mère; je n'ai pas d'argent pour faire le voyage; vous le savez, et vous vous croyez en sûreté; mais, dussé-je aller à pied à Périgueux, si je ne reçois pas, avant quinze jours, une réponse favorable et un premier envoi d'argent, j'irai vous trouver, je vous le jure. Et là, devant vos gens, devant vos employés, devant votre femme, je vous donnerai le nom qui vous convient, Pierre de la Borderie, je vous appellerai : voleur!

LOUIS DAVERLEY.

Rue Cassette 19.

L'évanouissement de Régine dura longtemps. Quand elle revint à elle, elle ne se rendit pas compte de ce qui lui était arrivé. Ses cheveux déroulés, qui lui couvraient le visage, et une vive douleur au cou lui firent croire, d'abord, qu'elle avait été assassinée. Trop faible pour se lever, elle s'assit à terre et allait appeler au secours, lorsque ses yeux rencontrèrent la lettre et l'enveloppe qui gisaient sur le tapis. La mémoire lui revint aussitôt, et elle fondit en larmes. « Oh! mon bonheur! » s'écria-t-elle. « Ma vie est finie! » Pauvre Régine! elle se trompait: la vie commençait pour elle, au contraire; car la vie c'est l'épreuve, et ceux-là qui n'ont pas souffert n'ont pas encore vécu.

Mais le temps s'écoulait; Régine sentit qu'elle ne pouvait rester ainsi. Les forces lui revenaient un peu; elle s'assit devant sa toilette, releva ses cheveux, passa de l'eau fraîche sur ses yeux brûlants. Elle ramassa la lettre et la remit dans l'enveloppe qu'elle recolla sans peine; puis elle sonna la femme de chambre. Celle-ci accourut.

« Fantille, lui dit madame de la Borderie, en comprimant le tremblement de sa voix, portez cette lettre avec les autres, sur le bureau de monsieur: elle est pour lui. Dès qu'il sera rentré, vous viendrez m'avertir.

La femme de chambre sortit, et Régine essaya de réfléchir. Mais les pensées les plus douloureuses tourbillonnaient en foule dans son esprit, sans qu'elle pût les maîtriser. Quoi! Pierre serait.... non! elle ne pouvait le croire: toutes les forces de son cœur protestaient contre une semblable pensée. Elle n'aurait pas pu aimer à ce point un homme indigne! Il était violent, elle le savait déjà; mais si la colère brillait parfois dans son regard, on y lisait aussi toujours la franchise.

Et pourtant, elle s'en souvenait, il paraissait troublé, dans le wagon, quand cet homme y était entré, et il avait cherché à la distraire de cet incident.... Oh! quel doute horrible! Si cela était vrai, elle n'avait plus qu'à mourir avec le cher petit être qu'elle sentait tressaillir dans son sein. Oui, la mort serait pour elle une grâce... et le chagrin l'amènerait vite.

Soudain, un rayon d'espoir se fit jour dans son âme. Si ce Daverley était fou? Pierre le lui avait dit, elle se le rappelait.... Sa lettre, il est vrai, semblait parfaitement logique, mais les fous ont parfois des moments lucides.... Il fallait savoir à quoi s'en tenir; il fallait interroger Pierre. Régine s'y résolut aussitôt, non sans frissonner intérieurement, car elle pressentait que le caractère de son mari se prêterait mal à un interrogatoire. N'importe! Régine se croyait sûre d'arriver à connaître ou, au moins, à deviner la vérité.

Elle sut prendre assez sur elle pour dissimuler les émotions qui l'agitaient. Pendant l'heure qui venait de s'écouler, d'enfant elle était devenue femme, et ce fut avec toute l'énergie et l'adresse d'une femme qu'elle se prépara à commencer la lutte.

MARIE LIONNET.

(La suite au prochain numéro.)

DEVINETTES

HOMONYMES

La mère, à haute voix, sanglote :
Son premier-né veut s'engager
Parmi les marins de la flotte!
D'heure en heure, on la voit changer :
« Ah! c'est par trop contre nature,
» Fait-elle dans son désespoir;
» Du salé pour nourriture
» Et, pour domaine, un gouffre noir!
» Cent fois le jour, risquer sa tête
» Parmi les cordages, les mats!
» Vivre battu par la tempête!
» Et souffrir de tous les climats!
» Par tous ses dans la lutte
» Verser la sueur et le sang!
» Se voir, enfin, sans trêve, en butte
» A quelque danger menaçant!

» Et peut être, ô pensée amère!
» Sans regagner le natal,
» Périr loin des yeux de sa mère!
» Injuste sort! destin fatal! »

CHARADE

Charlotte aime à cueillir sa fleur multicolore;
Alice, au plumetis, le brode en un semé;
On en voit par millions sur la robe de Laure,
Et notre cuisinière, au lard, au sucre en met.
Hélas! qu'à bien émettre il est donc difficile
Quand l'on veut, pour de bon, étudier le chant...
Il faudrait les leçons d'une sainte Cécile
Pour rendre quelque peu ce travail attachant...
Dans son corselet d'or, qu'il est heureux, ma chère!
Fait Jeanne la coquette au corps souple et fluet.
— Eh! bien, moi je le plains, riposte Bérangère,
Babillarde en renom, parce qu'il est.... muet!



Pèlerine en ottoman (vue de face).
De madame Hubler, 10, place Vendôme.

Pèlerine en ottoman loutre ornée autour d'une jolie frange en chenille et perles.

La doublure ouatée et piquée est en surah caroubier. Col Médicis et capuchon à revers caroubier. A la pointe un nœud en ottoman. Pour théâtre ou soirée, cette pèlerine se fait en ottoman, en satin crème ou blanc, doublée de surah rose ou bleu, et se garnit d'une frange en chenille et perles fines.



Pèlerine en ottoman avec capuchon doublé de surah caroubier (vue de dos).

Costume en ottoman broché et lainage uni (dos de la figurine page 171).

Une draperie plissée suit le contour de la basque; elle s'élargit sur la hanche et dessine une pointe qui s'avance sur le poul.



Manchon en peluche assorti au costume.

Manchon en peluche assorti au costume. — Le milieu est serré par plusieurs rangs de fronces, qui le divisent en petits bouillons. Aux deux bords, double volant en peluche. Flots sortant de l'intérieur, de chaque côté du manchon; nœud piqué sur les fronces et rubans enroulés formant cordelière.



Costume en ottoman broché et lainage uni, figurine page 171.



Manchon en castor orné de ruban et de bengalis.

Manchon en castor. — L'intérieur doublé en ottoman. Sur le manchon nœud en ruban ottoman, sur lequel sont posés deux bengalis. Une très belle cordelière se suspend au cou, et continue le long de l'ouverture; dans le bas, elle soutient un motif à glands en passementerie.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4494, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Polonaise, première toilette (gravure n° 4492). — Jaquette, sixième toilette (gravure n° 4492).

DEUXIÈME CÔTÉ

Veste chasseur, septième toilette (gravure n° 4492). — Pardessus de petite fille, première figure (gravure n° 4492 bis).